

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

de

Ingmar BERGMAN

adaptation

Jacques FIESCHI

<i>mise en scène</i>	:	Rita RUSSEK
	:	Stephan MELDEGG
<i>assistante à la mise en scène</i>	:	Anne BOURGEOIS
<i>décor</i>	:	Roberto PLATE
<i>costumes</i>	:	Nathalie DU ROSCOÄT
<i>lumières</i>	:	Jacques ROUVEYROLLIS

avec,

<i>Marianne</i>	:	Nicole GARCIA
<i>Johan</i>	:	André DUSSOLLIER

■ Durée du spectacle : 1 h 50 sans entracte ■

DU 16 MAI AU 16 JUIN 1998
AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

de

Ingmar BERGMAN

adaptation

Jacques FIESCHI

mise en scène

Rita RUSSEK & Stephan MELDEGG

SOMMAIRE

- Une histoire simple... par Jean-Paul Lucet
- Scènes de la vie conjugale par Jacques Fieschi
- Conjugalité par Danielle Dumas
- Extrait du journal de Marianne
- Quelques répliques de Johan
- Ingmar Bergman - Auteur
- Jacques Fieschi par Anne Wiazemsky - Adaptation
- Rita Russek - Mise en scène
- Stephan Meldegg - Mise en scène
- Nicole Garcia par Marion Thébaud - Marianne
- André Dussollier par Mireille Touret - Johan
- Calendrier des représentations
- Quelques articles de presse

DU 16 MAI AU 16 JUIN 1998
AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON

UNE HISTOIRE SIMPLE...

Recevoir « *Scènes de la vie conjugale* », c'est avant tout rendre hommage à l'immense talent d'INGMAR BERGMAN : quel cinéaste a su mieux que lui nous donner l'impression fluide de la vie et nous restituer cette qualité d'émotion unique, comme une corde tendue au bord de la rupture.

Le Cinéma de BERGMAN révèle, dénude. Son Théâtre lui, devient charnel, complice, vivant.

« *Scènes de la vie conjugale* », c'est l'histoire simple, pleine d'ironie, de cruauté et de désespoir, du couple, universel, qui oscille sans cesse entre la communion fragile et la solitude totale.

Nicole GARCIA et André DUSSOLLIER composent ce duo magnifique, images de nous-mêmes, se livrant totalement dans l'état brut de l'amour et de nudité extrême de la passion.

Recevoir « *Scènes de la vie conjugale* », c'est aussi et surtout le très grand plaisir de revoir Nicole GARCIA, et d'accueillir, enfin, pour la première fois, André DUSSOLLIER sur notre scène.

Jean-Paul LUCET

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

Un couple. Tous les deux ont un métier. Elle est avocate, lui universitaire. Ils ont deux filles.

Entre eux, c'est la petite guerre habituelle des journées ordinaires, celle d'un mariage comme beaucoup d'autres. La normalité en somme.

JOHAN qui s'ennuie, réagit avec humour et un peu de lassitude. MARIANNE, en manque d'amour, est tendue, veut absolument bien faire et se pose mille questions.

Un soir, au retour du Théâtre, une discussion fortuite sur le féminisme... Quelques temps plus tard, l'annonce par MARIANNE qu'elle est enceinte, d'un enfant que JOHAN ne veut pas... Deux moments qui montrent que la faille dans le couple, inavouée, est déjà profonde.

Soudain JOHAN annonce sans précaution qu'il a une maîtresse plus jeune, qu'il s'en va, qu'il veut prendre un nouveau départ. Il se dit prêt à tout pour risquer une nouvelle vie.

MARIANNE paraît détruite. Mais dans les ruines de son mariage, elle va découvrir une force, se bâtir une personnalité nouvelle.

Nous la reverrons en « *robe rouge* » face à Johan prématurément usé et déçu, puisque ni l'amour ni la carrière n'ont tenu leurs promesses. On se reparle, on s'agrippe l'un à l'autre, on se quitte à nouveau et finalement on divorce.

Dans un superbe épilogue, ils se retrouvent remariés chacun de leur côté, cinq ans plus tard. Ils sont plus sages, plus sereins, plus résignés aussi. MARIANNE et JOHAN, conscients d'avoir été des « *illettrés* » sur le plan des sentiments, se posent pourtant les mêmes questions, toujours : pourquoi ça n'a pas marché ? Quelles erreurs avons-nous commises ? Le meilleur mariage serait-il l'après-mariage ?

Jacques FIESCHI

C ONJUGALITÉ

L'homme est un animal, mais un animal supérieur. Ce qui le détermine à un mode de vie caractéristique. Peu d'animaux vivent en couple, l'être humain, si. Du moins s'y essaie-t-il, car si vivre seul lui paraît insupportable, vivre à deux n'est pas facile.

La supériorité de l'homme, ne résiderait donc pas seulement comme le pense Rémy DE GOURMONT (1) « *dans la diversité immense de ses aptitudes* » ou dans sa « *complexité extrême* », mais dans sa propension à parler, à exprimer des choix, des possibilités, à tenter de communiquer avec son partenaire. Les parades d'amour des animaux mâles concernent uniquement la copulation, en vue de la reproduction de l'espèce. Il en va autrement des humains qui ne s'en contentent pas. Après les scènes de séduction qui passent par les mimiques, les regards, les paroles, les étreintes, mais aussi par le discours tant gestuel que langagier, les humains osent espérer vaincre le temps.

Quand la connivence est établie, quand le couple existe, l'homme et la femme cherchent à entretenir ce qu'ils appellent l'amour. Ils affrontent alors ce que Roland BARTHES appelle le « *gachis du langage : cette région d'effolement où le langage est à la fois trop et trop peu* » parce que les mots sont trop forts, ou trop pauvres pour communiquer, parce que ce qu'on voudrait dire, et se dire, dévie, dérape, devient « *loquèle* »(2). Ainsi naissent les scènes de la vie conjugale, proprement humaines, véritables joutes où chacun exerce son droit de parole, où chacun prétend mener l'autre, le réduire à merci, le ramener dans le champ de son désir, pratiques raffinées qui peuvent induire au plaisir, ou conduire au désespoir.

La scène de ménage est, pour le spectateur, un terrain connu, mais miné. Il sait que l'acteur n'est pas le personnage, mais il y retrouve avec satisfaction ses émotions et goûte dans les malheurs imaginaires de ceux qui sont sur scène, la satisfaction de ne plus se sentir seul et vaguement coupable.

Ingmar BERGMAN écrivait : « *J'ai mis trois ans pour écrire Scènes de la vie conjugale, mais il m'a fallu un temps assez long de ma vie pour les vivre* », les jeunes amants ne le croiront sans doute pas, les autres savent que ces scènes-là tissent la trame ordinaire de toute conjugalité.

Danielle DUMAS

(1) *La physique de l'amour*

(2) « *Loquèle* » : mot emprunté à Ignace de Loyola désigne le flux de paroles à travers lequel le sujet argumente inlassablement dans sa tête les effets d'une blessure et les conséquences d'une conduite.
Extrait de Fragments du discours amoureux

EXTRAIT DU JOURNAL DE **MARIANNE**

... J'ai regardé une vieille photo de classe, quand j'avais dix ans. Et brusquement j'ai été consciente de quelque chose qui était là mais qui m'échappait depuis toujours...

J'ai toujours fait ce que les autres attendaient de moi. D'aussi loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours été obéissante, humble, malléable. J'étais plutôt ingrate et gauche, et on me le rappelait en permanence. Peu à peu j'ai découvert que si je gardais mes pensées pour moi, si je parvenais à gagner la confiance des autres, ça pouvait m'être profitable...

Mais le grand mensonge est venu à la puberté. Tous mes désirs, toutes mes sensations étaient tournés vers le sexe...

C'est alors que la dissimulation est devenue ma seconde nature. Dans mes relations avec les autres. Dans mes relations avec les hommes. La dissimulation, toujours. Toujours ce même effort désespéré pour plaire à tout le monde.

Ma vie n'a jamais été un drame, je ne suis pas douée pour le drame. Mais pour s'acheter une sécurité extérieure, le monde vous demande un prix très élevé : la destruction permanente de la personnalité. Surtout je crois pour les femmes, les hommes ont une marge plus grande...

QUELQUES RÉPLIQUES DE JOHAN

... Est-ce que c'est une question de choix ?... de faire le mauvais choix ?... A suivre toujours le même petit chemin sans réfléchir... jusqu'à ce qu'on aille verser dans le fossé, sur un dépotoir...

Pourquoi faut-il toujours que deux êtres qui vivent ensemble finissent par se fatiguer l'un et l'autre...

On se fait de la peine, on se heurte sans raison...

J'ai rarement de « *premiers mouvements* », comme tu dis... Je suis plutôt handicapé de ce côté-là...

Je n'ai rien à te reprocher, MARIANNE. Seulement tout s'est cassé la figure. Et personne ne sait pourquoi.

... La solitude est absolue. Il faut bien en être conscient, sinon, on va au-devant de graves ennuis. Si quelque chose de bien arrive, tant mieux... Mais il ne faut pas imaginer qu'on puisse un jour sortir de cette solitude...

Je peux seulement répondre en mon nom...

... Toute ma vie j'ai été tellement raisonnable et modéré... Tiède...

Si ça se trouve, je serai rentré dans une semaine...

INGMAR BERGMAN

▪ Auteur ▪

Cinéaste suédois né à Uppsala (Suède) en 1918, fils d'un pasteur luthérien et d'une mère dominatrice d'origine wallonne, **INGMAR BERGMAN** grandit dans une famille très stricte, où l'on considère la bonne conduite et le refoulement des instincts comme autant de vertus. Rien d'étonnant que sa soeur MARGARETA et lui-même se réfugient dans un univers imaginaire : ensemble ils achètent des bouts de films pour le projecteur familial et ils construisent un théâtre de marionnettes.

BERGMAN n'a pas vingt ans lorsqu'il quitte ses parents pour s'installer à Stockholm. Dès lors, il se consacre au théâtre universitaire et c'est à cette époque, vers la fin des années 30 et le début des années 40, qu'il se lie d'amitié avec le réalisateur Vilgot SJÖMAN et le comédien Erland JOSEPHSON.

En 1942, à la suite de la première d'une de ses pièces, *La mort de Punch*, **BERGMAN** est invité à se joindre à l'équipe de scénaristes de la Svensk Filmindustri, où il passe deux ans à remanier des scénarii tout en continuant à écrire pour la scène des pièces que la critique accueille d'ailleurs favorablement. Pourtant, **BERGMAN** ne tarde pas à se rendre compte que, s'il doit jouer un rôle au théâtre, ce ne sera pas en tant qu'auteur, mais bien plutôt en insufflant la vie aux oeuvres d'autrui, et en leur apportant l'originalité de son imagination créatrice. Par la suite, **BERGMAN** ne devait jamais cesser de travailler pour le théâtre, ne fût-ce que par intermittence.

Dans les années 50, il monte au moins deux nouvelles pièces tous les hivers au Théâtre Municipal de Malmö, s'attirant les louanges de la critique internationale pour ses mises en scène d'IBSEN, STRINDBERG, MOLIERE, SHAKESPEARE et Tennessee WILLIAMS.

... / ...

Les mois d'été, il les réserve au tournage de ses films ; lorsqu'on connaît le caractère et la personnalité des oeuvres de cette période, on peut supposer quelle rigueur exigea leur réalisation. C'est dans les îles situées au large de Stockholm qu'il tourne deux éclatantes histoires d'amour qui exaltent à la fois les splendeurs de l'été suédois et les feux éphémères de la passion : *Jeux d'été* (1951), qu'illumine le jeu de Maj-Britt NILSSON, et *MONIKA* (1953), où s'épanouit la sexualité de Harriet ANDERSSON. Deux thèmes désormais s'entrecroiseront, se succéderont, se chasseront l'un l'autre : le premier, méditatif et philosophique, analysera l'angoisse d'un monde qui s'interroge sur Dieu, le Bien et le Mal et, d'une façon générale, le sens de la vie ; le second, caustique, brillant et satirique, brode de subtiles variations sur l'incommunicabilité au sein du couple.

Plus qu'aucun autre réalisateur, **INGMAR BERGMAN** aura été marqué par son enfance.

L'érotisme, obsession héritée d'une éducation puritaine, débouche sur « *l'enfer du couple* », autre constante de l'oeuvre. L'absence d'amour est le moindre mal. Au silence de Dieu correspond l'impossibilité de communiquer entre deux êtres (« **Scènes de la vie conjugale** »).

La carrière suédoise de **BERGMAN** manque pourtant de se trouver freinée par la critique, qui vilipende *La nuit des forains*, analyse cinglante, voire désespérée, du désir, du sentiment de culpabilité et de ce qu'il y a de plus vulnérable chez l'homme. Grâce au prix spécial du jury décerné à Cannes, en 1955, à *Sourires d'une nuit d'été*, une comédie rococo où le cinéaste sait se montrer à la fois charmeur et féroce à la manière d'un Beaumarchais, **BERGMAN** retrouve les faveurs de ses juges et parvient à mettre sur pied un projet qu'il caressait depuis longtemps : *Le septième sceau* (1957) : autre obsession, la mort. Qu'y-a-t-il après la mort ? Dieu existe-t-il ? C'est l'interrogation qui domine ce film, l'un des plus beaux de l'histoire du cinéma, succès éclatant qui permet à **BERGMAN** de réaliser coup sur coup quatre films importants, *Les fraises sauvages* (1957), tout d'abord, avec l'ancien metteur en scène Victor SJÖSTRÖM devenu pour l'occasion son interprète principal. C'est ensuite un exercice d'apparence plus documentaire, *Au seuil de la vie* (1958), qui dissèque avec une précision quasi chirurgicale les réactions de trois femmes dans une maternité. Pour être campé dans le XIXème siècle, *Le visage* (1958), n'en met pas moins en scène un certain VOGLER (Max VON SYDOW), un magicien qui n'est évidemment autre que **BERGMAN** lui-même, l'amuseur qui gagne sa vie en charmant son public tout en s'exposant à ses sarcasmes. *La source* (1960), est une histoire cruelle de viol, de meurtre et de vengeance en forme de ballade du temps jadis.

... / ...

En 1960, **BERGMAN** semblait avoir atteint l'apogée de son art. Cependant, au cours des années suivantes, son style se modifiera sensiblement. Le cinéaste aborde en effet une période apparemment plus austère. Une technique plus épurée, une thématique plus approfondie, un cadre infiniment moins flamboyant au service d'une pensée inquiète et déchirée : **BERGMAN** semble bien réconcilier la forme et le fond.

Sa trilogie (*A travers le miroir*, *Les communiantes* et *Le silence*, trois films réalisés entre 1960 et 1962) lui permettra de régler définitivement ses comptes avec son éducation religieuse. En cessant de se préoccuper de la place de l'Homme dans l'univers pour considérer celle de l'artiste dans la société, **BERGMAN** se fait l'interprète d'auteurs contemporains comme ANTONIONI, ROBBE-GRILLET ou BECKETT, comme lui persuadés que l'être humain est parvenu à un stade critique de son évolution et que l'apathie du monde moderne n'est que le reflet d'un certain désenchantement. *Cris et chuchotements* (1973) est l'oeuvre d'un **BERGMAN** souverain.

En 1973, il choisit de tourner pour la télévision « **Scènes de la vie conjugale** » : six épisodes de cinquante minutes chacun, qu'il monte simultanément en une version cinématographique de trois heures. Cette peinture des aspects tout à la fois tragiques et ridicules du mariage bourgeois trouve une immense audience.

En 1976, l'humiliation d'un scandale fiscal monté de toutes pièces pousse **BERGMAN** à s'exiler à Munich, où il réalise *L'oeuf du serpent* pour Dino DE LAURENTIIS, ambitieuse reconstitution du Berlin de l'immédiat après-guerre.

Dans *Sonate d'automne* (1978), il offre à Ingrid **BERGMAN** son plus beau rôle : celui d'une pianiste de concert opposé à sa fille (Liv ULLMAN) dans un duel verbal qui la conduit à affronter tout un passé d'égoïsme.

En 1982, **BERGMAN** tourne *Fanny et Alexandre*, qu'il présente comme sa dernière création pour le grand écran. De fortes notations autobiographiques éclairent rétrospectivement les thèmes de son oeuvre : la fascination pour le monde des acteurs, la crainte des interdits religieux, la complicité avec l'univers féminin, la découverte de la mort..., le tout inscrit dans le cadre d'une grande famille d'Uppsala - ville natale du cinéaste - au début du XXème siècle et vu à travers le regard d'un enfant de douze ans - plausible alter ego du cinéaste. Il finira par tourner en 1984, *Après la répétition*.

Il publie en 1987 un remarquable ouvrage autobiographique : *Laterna Magica*, et se consacre aujourd'hui à l'écriture et à la mise en scène de théâtre en Suède.

Tout a été dit sur **BERGMAN**. Celui-ci résume son oeuvre d'un mot : « *Pour moi, le cinéma c'est avant tout du théâtre. Tout en définitive est théâtre, de la sexualité à nos rapports avec Dieu* ».

JACQUES FIESCHI

▪ Adaptation ▪

Scénariste et romancier, **Jacques FIESCHI** écrit au plus près du coeur humain. Il sait entendre et écouter. Ses mots et ses silences sonnent si juste qu'ils se devaient de retentir aussi sur une scène de Théâtre.

Adapter **BERGMAN** semble alors aller de soi. Il y a chez ces deux hommes - celui qui vient du nord et celui qui vient du sud - des ironies et des anxiétés ; une volonté commune de dénuder leurs personnages ; la même fascination devant leur mystère.

Anne WIAZEMSKY

RITA RUSSEK

▪ Mise en Scène ▪

La Suède nous apparaît comme un pays de démons et de lutins et **INGMAR BERGMAN** en est le maître de cérémonie.

Ceux qui ont séjourné en Suède connaissent la chaleur de la lumière d'été avec ses reflets sur l'eau, et aussi la stimulante mélancolie des interminables couchers de soleil d'hiver.

Les démons sont là ; il est impossible de leur échapper, sauf peut-être en se saoulant copieusement.

BERGMAN n'a eu de cesse d'apprendre à vivre avec ce « *chaos intérieur* », ces « *incertitudes* », ces « *folies* », et s'est appliqué par la suite à transmettre le résultat de ses combats à ceux qui avaient l'immense chance de travailler avec lui. Pour tous ces privilégiés - dont je fais partie - c'est d'abord très douloureux d'abandonner nos acquis, de repartir à zéro, de quitter nos masques.

Mais **BERGMAN** est un magicien. Il a toujours su insuffler à tous, et pas seulement à moi, la confiance et le courage qu'il faut pour accepter ses propres démons, pour leur souhaiter la bienvenue même, et pour les apprivoiser. Ce qui veut dire en fait que l'on ne demande à l'interprète ni expertise, ni brillance, ni abattage, mais le courage de se remettre en question, de se laisser démasquer.

L'amour de **BERGMAN**, sa passion pour le Théâtre et surtout pour les acteurs (ces enfants confus, peureux, passionnés, curieux, parfois grotesques) nous a tous, à l'époque de sa présence à Munich, donné des ailes et nous a marqués à jamais.

Depuis, grâce à sa généreuse et amicale « *donation* » (1), j'ai tenté de communiquer à mon tour un peu de cet « *Art du Magicien BERGMAN* » aux interprètes de JOHAN et de MARIANNE, et ce, dans de nombreux pays.

... / ...

Et je demeure étonnée et ravie en tant qu'actrice - car c'est ce que je suis en reste avant tout - de constater à quel point, malgré une impression de problèmes déjà vus, c'est chaque fois une aventure sensuelle de débusquer avec les comédiens la vraie MARIANNE et le vrai JOHAN... Cette MARIANNE et ce JOHAN parfois cachés derrière les masques de stars, aux allures, aux angoisses et à la culture apparemment différentes.

Rita RUSSEK
Paris, octobre 1995

(1) Rita Russek détient les droits de la pièce et veille au respect de l'oeuvre de **INGMAR BERGMAN**.

S STEPHANE MELDEGG

▪ Mise en Scène ▪

Qu'est-ce qu'une mise en scène à deux ? Comme la plupart des choses qui valent la peine d'être vécues sur cette terre, c'est d'abord un dialogue... un vrai.

Avec tout ce que cela comporte : moments d'entente et de compréhension, entrecoupés de moments de doute, de désarroi et même d'opposition.

Rita RUSSEK a joué le rôle de **MARIANNE** dans « *Scènes de la vie conjugale* », mise en scène par **INGMAR BERGMAN** lui-même. De cette collaboration est née une confiance qui a poussé l'auteur à désigner la comédienne comme sa messagère, son oeil et sa voix à distance, auprès de tout ceux qui, de Buenos-Aires en Australie et de Montréal à Budapest, avaient envie de se mesurer à son texte.

Moi, je connais **Nicole GARCIA** et **André DUSSOLLIER** depuis des années mais le spectacle que voici était la première occasion de travailler ensemble. J'avoue que j'en avais très envie. Un dialogue encore : entre deux comédiens rares, désireux depuis quatre ans de faire aboutir ce projet, et dans la salle un oeil attentif et une oreille amicale, sans complaisance.

Une conception enfin, élaborée avec **Jacques FIESCHI** l'adaptateur, **Roberto PLATE** le décorateur, **Nathalie de ROSCOËT** la costumière et **Jacques ROUYEYROLLIS** le créateur des lumières ; une conception libre et nouvelle qui est aussi un hommage à l'ouverture d'esprit de **Rita RUSSEK** et d'**INGMAR BERGMAN**.

Stephan MELDEGG

NICOLE GARCIA

▪ Marianne ▪

Nicole GARCIA est une femme en mouvement. Rien de figé dans son allure. Aussitôt arrivée, elle croise puis décroise les jambes, redresse une mèche de cheveux, retire une barrette, la remet, caresse un verre, fouille dans son sac, froisse un papier, commence les phrases, saute sur une autre idée. Rien de fixé dans sa carrière. Premier prix du Conservatoire en 1967, oubliée par la Comédie-Française, elle joue aux Amandiers de Nanterre avec Jean-Pierre BISSON. Elle est la MARIANNE des *Caprices*. D'autres beaux rôles suivront pendant toutes ces années 70 (ELENA d'*Oncle Vania*, EURYDICE de *Surena*. Roger PLANCHON en tira toute une harmonie dans *Périclès*). « *La comédienne était sage et belle, et d'une transparence de source. On en oubliait presque qu'elle était de chair* » écrivait à son propos Pierre MARCABRU.

Et très naturellement le cinéma viendra à elle. Jacques RIVETTE (*Duelle*), Bertrand TAVERNIER (*Que la fête commence*), Philippe DE BROCA (*Le cavaleur*), Alain RESNAIS (*Mon oncle d'Amérique*)... Plus tard, elle-même passera de l'autre côté de la caméra et filmera Nathalie BAYE dans *Un week-end sur deux*, puis Gérard LANVIN dans *Le fils préféré*.

Mais elle n'a jamais tourné le dos au théâtre. Après s'être habillée de MUSSET, CORNEILLE et TCHEKHOV, elle a joué avec talent *Deux sur la balançoire* de William GIBSON adapté par Jean-Loup DABADIE, d'abord à l'Atelier avec Jacques WEBER, puis à la Madeleine auprès de Jean-Louis TRINTIGNANT. Elle fut claudélienne, *Le partage de midi* offrant à Ysé l'arc-en-ciel de sa sensibilité. La voici aujourd'hui sur le théâtre de la Madeleine, principale artisan d'un projet tenu à bout de bras pendant trois ans. Elle voulait le jouer ce texte « **Scènes de la vie conjugale** » de BERGMAN « *parce qu'elle c'est une pièce magnifique. Elle a enfanté tout ce qu'on écrit aujourd'hui sur le couple. Woody Allen par exemple n'a fait que décliner sur un mode plus léger les thèmes puissamment abordés par Bergman* ».

... / ...

Nous assistons à l'ordinaire d'une vie conjugale idéale avant l'orage. Le calme tourne à l'ennui et la routine vire au drame. En sept scènes qui sont autant de rounds, JOHAN et MARIANNE vont aller au K.O. puis retrouver leurs esprits. « *Marianne à l'art de mettre la poussière sous le tapis* » dit joliment **Nicole GARCIA** de son personnage. Et c'est vrai qu'au début, elle chasse de sa tête ce qui lui déplaît. Mais Johan annonce sans ménagement son infidélité, son amour pour une autre femme, son envie de partir et Marianne reçoit le choc en pleine poitrine « *J'aime le parcours de cette femme qui arrive à survivre à une rupture. Elle trouve en elle des ressources insoupçonnées. Au début c'est une femme enfant pleine de naïveté. Elle veut plaire à tout le monde et fait des efforts désespérés pour y arriver. On fait un grand pas en avant quand on commence à se libérer de cette obsession de la perfection. J'en sais quelque chose .* » Habitée par cette pièce, elle en décortique tous les passages, ravie de jouer ce couple adulte « *si proche de nous tous. Ce ne sont ni Roméo et Juliette, ni Othello et Desdémone, rien qu'un homme et une femme mesquins, lâches, égoïstes mais familiers et sympathiques. C'est un portrait sans complaisance du couple, mais il est très affectueux. A la fin, les illusions sur l'amour s'évanouissent et c'est tant mieux. Restent un homme et une femme qui vont tenter de s'aimer d'une façon terrestre, c'est-à-dire imparfaite. J'aime beaucoup cette idée. »*

Marion THEBAUD

ANDRÉ DUSSOLLIER

▪ Johan ▪

L'oeil est charmeur, la voix chaude, le sourire câlin, mais ne vous y fiez pas, cet homme-là c'est du vif-argent, tour à tour charmant et insupportable, simple et ambigu, grave et léger. Sans tambour ni trompette, ce faux calme poursuit une carrière sans accrocs, avec une détermination et un appétit de jouer qui lui ont permis de s'imposer parmi les meilleurs comédiens de sa génération. MUSSET, GUITRY, TCHEKHOV, SCHNITZLER, PINTER ou SARRAUTE lui ont offert quelques-uns de ses plus beaux rôles, permettant à cet amoureux de la langue française d'aller toujours plus loin dans la recherche du mot juste. Happé par le cinéma et la télévision, **André Dussollier** revient au Théâtre après cinq ans d'absence pour incarner JOHAN, l'époux en rupture de chaînes, de « *Scènes de la vie conjugale* ».

Mireille TOURET

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

de

Ingmar BERGMAN

adaptation

Jacques FIESCHI

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

■ MAI 1998 ■

Samedi	16		20 h 30
Dimanche	17	15 h 00	
Lundi	18		20 h 30
Mardi	19		20 h 30
Mercredi	20		20 h 30
Jeudi	21	RELACHE	
Vendredi	22	RELACHE	
Samedi	23	RELACHE	
Dimanche	24	RELACHE	
Lundi	25		20 h 30
Mardi	26		20 h 30
Mercredi	27		20 h 30
Jeudi	28		20 h 30
Vendredi	29		20 h 30
Samedi	30	RELACHE	
Dimanche	31	RELACHE	

■ JUIN 1998 ■

Lundi	1 ^{er}	RELACHE	
Mardi	2		20 h 30
Mercredi	3		20 h 30
Jeudi	4		20 h 30
Vendredi	5		20 h 30
Samedi	6		20 h 30
Dimanche	7	15 h 00	20 h 30
Lundi	8		20 h 30
Mardi	9		20 h 30
Mercredi	10		20 h 30
Jeudi	11		20 h 30
Vendredi	12		20 h 30
Samedi	13		20 h 30
Dimanche	14	15 h 00	20 h 30
Lundi	15		20 h 30
Mardi	16		20 h 30